

Gaudete ! Réjouissez-vous !

Au cœur de l'Avent, comme au cours du Carême, il y a un dimanche appelé dimanche de la joie. La chasuble du célébrant, quand elles ont été conservées, est, ce jour-là, de couleur rose pour manifester cette joie.

C'est symbolique, bien sûr, mais les symboles sont importants. Ils nous aident à pénétrer plus avant dans le mystère.

Dimanche de la joie, donc, qui retentit dans l'invitation d'Isaïe à accueillir une bonne nouvelle, celle « d'une année de bienfaits accordée par le Seigneur. » Le prophète parle dans l'Esprit, lui qui l'a reçu, a été consacré et a été envoyé par lui « l'annoncer aux humbles. »

Il faut toujours se rappeler le contexte dans lequel parle le prophète, celui de l'exil où son peuple a été conduit. A vue humaine, il n'y a guère d'espoir. Les ennemis d'Israël ont été les plus forts et si nous, nous connaissons la suite de l'histoire et savons que le peuple sera autorisé à revenir sur sa terre au bout de soixante-dix ans, les déportés l'ignorent. Ils ne savent pas combien durera cet exil, s'ils pourront, un jour, rentrer chez eux. Toutes les apparences sont contraires et Babylone, la ville victorieuse, semble au faîte de sa puissance. Ainsi en était-il chez nous aux premiers temps de l'occupation allemande quand les nazis remportaient victoire sur victoire.

C'est aussi ce qui se passait à l'époque de Jean-Baptiste et de Jésus. L'horizon n'était guère plus dégagé et l'occupation romaine semblait devoir durer longtemps encore. La voix de Jean avait du mal à se faire entendre dans le désert même si de plus en plus nombreux étaient ceux qui prêtaient l'oreille. Et beaucoup, tels ces pharisiens que nous voyons questionner Jean par l'intermédiaire de leurs envoyés, étaient plus que sceptiques sur les propos du Baptiste.

Ne serait-ce pas aussi, mutatis mutandis, notre tentation à nous ? Ne plus croire ou avoir de forts doutes sur la Parole reçue, la Parole entendue ? Ce temps de crise que nous vivons n'est certes pas fait pour nous aider à vaincre nos doutes et vivre la joie. Celle-ci peut apparaître, aujourd'hui, hors contexte. Je veux dire par là, mal ajustée à notre quotidien. Cette épidémie qui n'en finit pas et menace toujours de reprendre. Et c'est là, cependant, comme pour les contemporains d'Isaïe ou ceux du Baptiste, que nous rejoint l'invitation à la joie. Parce que, même si nous ne le voyons encore pas très bien, le Seigneur vient. Pour nous dire l'Amour infini d'un Dieu qui ne s'est jamais résigné à la chute, la rupture entre l'homme et Lui. Il vient faire « toutes choses nouvelles ».

Il est déjà venu une première fois. C'est ce que nous appelons l'Incarnation. Quand Jésus s'est fait l'un d'entre nous pour vivre notre condition d'homme. Noël est cette naissance que nous ne cessons de nous rappeler et célébrons chaque année. L'Avent est ce temps qui nous est donné pour revivre l'attente de cet

événement. Tout le monde vend aujourd'hui des calendriers de l'Avent mais combien connaissent la signification du mot ? De même que, pour beaucoup, Noël est devenue une fête païenne, essentiellement liée à la consommation que symbolise le personnage du Père Noël. Trop souvent, ils ont, et nous-aussi peut-être avec eux, perdu le sens véritable de la fête qui est celle de la naissance du Fils unique de Dieu en notre monde.

Si, cette année, les conditions particulières dans lesquelles nous serons appelés à vivre Noël nous permettraient de nous réapproprier le sens véritable de cette fête ? De retrouver la joie inséparable de Noël qui faisait qu'au plus fort de la première guerre mondiale, les soldats déposaient leurs armes pour fraterniser, un bref instant, avec leurs adversaires.

Oui, Noël reste pour les chrétiens ce moment où ils sont invités à retrouver l'esprit d'enfance, celui que louait le Seigneur en exultant de joie dans l'Esprit « Bénis sois-tu, Père, Toi qui as caché ces choses aux sages et aux savants et les a révélées aux tout petits ! »

Rien là d'infantilisant et de bêtifiant. C'est tout le contraire. L'esprit d'enfance est un esprit de force qui permet de résister à ce qui asservit l'homme et, par dessus tout, au désespoir. C'est Bernanos qui en a sans doute le mieux parlé, lui qui faisait dire à un de ses personnages « qu'une fois sorti de l'enfance, il faut très longtemps souffrir pour y rentrer, comme tout au bout de la nuit, on retrouve une autre aurore. »

Père Bernard Fixes